

europa

revue littéraire mensuelle



Les frères Goncourt
Jules Renard

Remy de Gourmont

novembre-décembre 2015

Il n'y a pas si longtemps, les **Goncourt** apparaissaient seulement comme des représentants mineurs du réalisme et du naturalisme. Depuis une vingtaine d'années, on a considéré à nouveaux frais l'œuvre des deux frères dans toute la richesse de ses composantes. Le dossier réuni dans ce numéro d'Europe illustre ce regain d'intérêt pour des polygraphes qui furent à la fois des diaristes, des romanciers, des historiens du siècle de Louis XV, des historiens d'art, des japonisants, et qui ambitionnèrent de se situer à l'avant-garde de leur temps. On peut s'accorder à reconnaître en eux des écrivains irritants et de remarquables stylistes, des célibataires misogynes célébrant dans un même élan la famille patriarcale et l'art moderne, des auteurs tantôt cruels, tantôt compassionnels se réclamant toujours d'une poétique de l'éclat et du discontinu. Les Goncourt sont à plus d'un égard des écrivains complexes et paradoxaux...

Jean-Louis Cabanès, Henri Mitterand, Dominique Pety, Éléonore Reverzy, Béatrice Laville, Chantal Pierre, Vérane Partensky, Pierre-Jean Dufief.

JULES RENARD

Dernier né, en 1864, d'une famille de trois enfants, **Jules Renard** est le fruit tardif et inattendu d'un couple mal accordé. Sa mère, petite-bourgeoise confite en dévotion, fait de l'enfant son souffre-douleur, la victime expiatoire de ses rancœurs conjugales, l'abreuvant de brimades et de sévices. Plus tard, Jules Renard retracera la découverte solitaire d'une liberté tout intérieure et donnera à entendre la détresse d'un enfant rejeté : « Tout le monde ne peut pas être orphelin ». De Poil de Carotte à L'Écomifleur, des Histoires naturelles à cet autre chef-d'œuvre qu'est son Journal, voilà un écrivain qu'on ne se lasse jamais de retrouver. Jules Renard ne triche pas. La réalité, même la plus malséante, est nommée, fixée sur la page par une « pointe sèche », dominée par l'intelligence, et moquée : « La vérité n'est pas toujours l'art. L'art n'est pas toujours la vérité, mais la vérité et l'art ont des points de contact : je les cherche. » Renard use d'un langage si clair que la justesse et l'authenticité du propos provoquent la sidération et, accessoirement, l'admiration.

Stéphane Gougelmann, Pierre Citti, Denis Pernot, Claude Duvivier, Jacques-Louis Perin, Laure-Amélie Charpentier-Poisson, Agnès Perin-Doucey.

REMY DE GOURMONT

Vincent Gogibu, Remy de Gourmont, Christian Buat, Yoan Vérilhac, Thierry Gillybœuf, Jean-Louis Meunier.

CAHIER DE CRÉATION

Giorgio Scerbanenco • Walter Hasenclever • Franz Schuh • Margo Berdeshevsky • Fabrice Farre.

CHRONIQUES

✱ île de France



Étranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

SOMMAIRE

LES FRÈRES GONCOURT

Jean-Louis CABANÈS	3	Une œuvre en tensions.
Jean-Louis CABANÈS	7	Comment on devient les Goncourt.
Henri MITTERAND	21	Six mois dans la vie des Goncourt.
Dominique PETY	36	Les Goncourt et l' <i>Histoire de la société française pendant la Révolution</i> .
Éléonore REVERZY	48	L'Histoire silencieuse.
Béatrice LAVILLE	62	L'écriture du quotidien.
Chantal PIERRE	73	Les larmes aux yeux.
Vérane PARTENSKY	84	Du temps perdu à la fantaisie littéraire.
Pierre-Jean DUFIEF	94	Les Goncourt, peintres des mondes flottants.

JULES RENARD

Stéphane GOUGELMANN	107	L'écriture ou la vie.
Pierre CITTI	119	Renard, les « Décadents » et la décadence.
Denis PERNOT	129	Le roman en recension.
Claude DUVIVIER	140	Le parasite des Lettres ou le paradoxe de l'écrivain.
Jacques-Louis PERRIN	151	L'animal épinglé.
Stéphane GOUGELMANN	164	Jules Renard ou « la culture du moi en ordre dispersé ».
Laure-Amélie CHARPENTIER-POISSON	176	Voilement et dévoilement du lyrisme.
Agnès PERRIN-DOUCEY & Jacques-Louis PERRIN	185	Le curieux destin d'un inclassable.

REMY DE GOURMONT

Vincent GOGIBU	204	La légende sceptique.
Remy de GOURMONT	212	Paris Plage.
Remy de GOURMONT	213	Café sans caféine.
Christian BUAT	214	Remy de Gourmont, le monstrueux.
Yoan VÉRILHAC	232	Remy de Gourmont et l'exégèse de Mallarmé.
Thierry GILLYBŒUF	239	Passages en revues.
Jean-Louis MEUNIER	257	Images, du retors au reclus.

CAHIER DE CRÉATION

Giorgio SCERBANENCO	275	La vie en une page.
Walter HASENCLEVER	279	Noyade interdite.
Franz SCHUH	283	Le Beisl du coin.
Margo BERDESHEVSKY	285	Renaissance d'octobre.
Fabrice FARRE	287	Tubes du vent.

CHRONIQUES

Cécilia SUZZONI	291	Antiquité : quelle perspective pour aujourd'hui ?
-----------------	-----	---

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	298	L'écrivain buissonnier.
Henri MITTERAND	303	Un réseau de vies.

Le théâtre

Karim HAOUADEG	307	Une épreuve.
----------------	-----	--------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	311	Léon Moussinac, profession : critique.
----------------	-----	--

La musique

Béatrice DIDIER	317	Luigi Nono.
-----------------	-----	-------------

Les arts

Michel DELON	321	Fragonard ou l'amour humain.
--------------	-----	------------------------------

NOTES DE LECTURE

324

POÉSIE

Nuno JÚDICE : *Manuel des notions essentielles*, par Jacques Lèbre.
Miguel de UNAMUNO, *Devant le Christ de Velázquez*, par Michel Ménaché.
Gérard CARTIER, *Le Voyage de Bougainville*, par Bernard Demandre.
Roja CHAMANKAR : *Je ressemble à une chambre noire*, par Alain Lance.
Patrick McGUINNESS : *Guide bleu*, par Jacques Lèbre.
Christian HUBIN, *Rouleaux*, par Jacques Ancet.
Pierre GARNIER : *Le Sable doux (un cahier d'écolier)*. *Poèmes visuels aux longs prolongements*, par Isabelle Lévesque.
Raphaël MONTICELLI : *Bribes*, par Alain Freixe.

ROMANS, RÉCITS, THÉÂTRE

Alain FLEISCHER, *Effondrement*, par Claude Minière.

Alain LANCE, *Coupures de temps*, par Danielle Auby.

Jacques LOVICHIL, *Les Sources de la nuit*, par Joëlle Gardes.

Maurice MOURIER : *Dans la maison qui recule*, par François Lescun.

Jean GIRAUDOUX, *La guerre de Troie n'aura pas lieu* (édition présentée, établie et annotée par Jacques Body), par Jeanyves Guérin.

BANDE DESSINÉE

Guido CREPAX, *Valentina : biographie d'un personnage*, par Roger Bozzetto.

ESSAIS

Jean-Paul ENGÉLIBERT et Raphaëlle GUIDÉE (dir.), *Utopie et catastrophe.*

Revers et renaissances de l'utopie (XVI^e-XX^e siècles), par Aurélia Gaillard.

Jean-Claude BONNET, *La gourmandise et la faim.*

Histoire et symbolique de l'aliment (1730-1830), par Béatrice Didier.

Anne COUDREUSE : *La Conscience du présent. Représentations des Lumières dans la littérature contemporaine*, par Pierre Champion.

Michèle FINCK : *Épiphanies musicales en poésie moderne, de Rilke à Bonnefoy.*
Le musicien « penseur », par Irène Gayraud.

Nicole MANUCU : *De Tristan Tzara à Ghérasim Luca. Impulsions des modernités roumaines au sein de l'avant-garde européenne*, par Yann Miralles.

André LAUDE, *La Légende du demi-siècle*, par Michel Lamart.

Hervé CASTANET : *Comprendre Genet*, par Patrice Bougon.

LES FRÈRES GONCOURT

UNE ŒUVRE EN TENSIONS

En dépit des remarquables travaux de Robert Ricatte, les Goncourt, dans les années 1960-1980, apparaissaient seulement, dans les rayons de l'histoire littéraire où l'on classe les écrivains en les étiquetant, comme des représentants mineurs du réalisme et du naturalisme. Depuis une vingtaine d'années, l'Université a considéré à nouveaux frais l'œuvre des deux frères dans ses composantes esthétiques, stylistiques, thématiques, idéologiques. Le dossier réuni dans ce numéro de la revue *Europe* illustre ce regain d'intérêt pour des polygraphes qui furent à la fois des diaristes, des romanciers, des historiens du siècle de Louis XV, des historiens d'art, des japonisants, et qui ambitionnèrent de se situer à l'avant-garde de leur temps.

« Comment devient-on les Goncourt » ? Une biographie génétique est peut-être à même d'expliquer ce qui fait des « bichons » des réactionnaires agnostiques exaltant le préjugé sous ses pires espèces et la sensation fugitive, des célibataires misogynes célébrant dans un même élan la famille patriarcale et l'art moderne, des écrivains tantôt cruels, tantôt compassionnels se réclamant toujours d'une poétique de l'éclat, du discontinu, refusant toute conception organiciste des œuvres d'art. Analyser leur rapport à l'histoire est l'une des transversales de ce dossier. L'article qu'Henri Mitterand a consacré au *Journal*, montre que les Goncourt délibérément ignorent, en 1863, la guerre du Mexique, se cantonnent dans une conception très limitée de la vie littéraire. Ces indiscrets jouent délibérément des silences et des ellipses. Éléonore Reverzy signale que les deux frères racontent la vie de personnages sans histoire qui semblent échapper aux convulsions de 1848, de 1851. Plus particulièrement ces romanciers refusent ce qui, dans le discours des historiens, entend esquisser, par le jeu des causes et de leurs effets, une logique du devenir, finaliser celui-ci au prétexte de l'expliquer. Le vrai, pour les deux frères, est illogique ou plutôt « alogique ». Pourtant, une approche minutieuse des textes romanesques montre que, de manière allusive, l'histoire

s'inscrit obliquement dans les romans. Les Goncourt, qui ne veulent pas parler de leur temps, ne cessent, si l'on peut dire, de le faire bourdonner à l'oreille des lecteurs, et parfois, dans leurs romans, en multipliant les objets kitsch, ils proposent une vision satirique du Second Empire, qui tourne à l'allégorie. En scrutant plus particulièrement leurs œuvres d'historiens, Dominique Pety signale à son tour l'indifférence relative des deux frères à la chronologie. Ce qui leur importe, c'est de restituer des sociabilités, des manières de vivre et de se comporter. Ils cherchent, autant qu'ils le peuvent, deux effets de « coprésence » en tentant de donner aux lecteurs le sentiment qu'ils participent à la vie quotidienne des acteurs du passé, mais aussi en feignant, par le jeu de l'énonciation, de les associer à la lecture critique des documents qu'ils ont réunis. Cette histoire, qu'ils veulent sociale, se souvient de l'écriture journalistique, notamment des chroniques mondaines, et parfois les deux frères se laissent griser par une sorte de narcissisme de la trouvaille, quitte à oublier la dimension testimoniale des brochures, des affiches, des gravures qu'ils ont pourtant convoquées comme autant de signes éloquents produits par une époque déterminée.

Béatrice Laville a cerné les paradoxes du réalisme des Goncourt, écrivains de la vie ordinaire. En principe, celle-ci est répétitive, ignore le brio, l'éclat, et semble donc, en tant que matière romanesque, aux antipodes de l'ambition stylistique des deux frères qui aiment le décoratif, qui cultivent le style artiste, loin de ce qu'Edmond, dans la préface de *Chérie*, appelle la « prose omnibus » des faits divers. Les Goncourt, dans leurs romans, cherchent à signifier par des dialogues, une sorte de vacuité, de babil parfois sans objet, que l'on peut interrompre à tout moment, ou à l'inverse amplifier, parce qu'il repose sur des riens. Parfois encore, les romanciers isolent des rites auxquels l'existence des personnages se suspend. La répétition ritualisée rassure, masque l'insignifiance, crée un ordre artificiel, profile un cadre normatif. Subsiste souvent un sentiment d'ennui, dont la couleur dominante, telle qu'elle s'affirme dans le *Journal*, est la déteinte du gris. Or, il arrive que le quotidien, dans les romans des Goncourt se poétise, sans perdre pour autant son insignifiance, car les marques du poétique, dans la vie ordinaire, ce sont toujours des presque riens auxquels des souvenirs vont se suspendre, des moments privilégiés où le monde apparaît autre, dans sa dimension proprement esthétique. On reste dans l'immanent, mais une brèche s'ouvre dans la temporalité de la vie ordinaire. Une petite extase sensible suscite le lyrisme au sein du réalisme, renvoyant à des instants purs que se remémore parfois un personnage qui redescend sa vie, comme la fille Élixa, ou que ressent intensément Renée Mauperin dont la vie s'épuise. Ce sont

encore des tensions, propres à la poétique romanesque des Goncourt, que Chantal Pierre prend en charge d'analyser. Si Flaubert est lacrymophobe, les deux frères sont lacrymophiles. Ils invitent leurs lecteurs, dans la préface de *Germinie Lacerteux*, à pleurer sur l'histoire malheureuse de cette servante hystérique au grand cœur, et Edmond se félicitera qu'une jeune fille, sanction miraculeuse, ait laissé couler une larme sur un exemplaire des *Frères Zemganno*. Mais tous les pleurs n'ont pas la même valeur et la même portée, d'aucuns pleurent de loin qui sont insensibles de près. Rien n'est pire que la larme facile, la fausse bonté. On peut aussi opposer les larmes d'en haut aux larmes d'en bas. Comment se construit l'empathie ? L'Ancien Régime faisait prévaloir la *familia*, unissait — tout au moins les Goncourt le croient — maîtres et serviteurs dans la réciprocité des larmes versées sur des malheurs communs. La France révolutionnée crée une frontière telle, entre les espèces sociales, qu'elle abolit le lieu commun, le liant communautaire de la pitié. Le bourgeois n'est pas tendre. Une aristocratie des cœurs peut suppléer en partie ce défaut. Mais peut-être — les deux frères semblent le postuler —, appartient-il à l'artiste de retrouver le don des larmes, peut-être est-il le seul dont les larmes soient authentiques, peut-être, mais nous rencontrons le pire élitisme, les seules larmes authentiques sont-elles celles que les esthètes versent sur les malheurs dont ils affligent les créatures qu'ils ont créées. Narcisse se profile alors derrière le portrait des Goncourt en écrivains lacrymophiles : ils pleurent, « frères de charité », sur les larmes qu'ils envisagent de faire verser à leurs lecteurs grâce aux larmes qu'ils ont généreusement prêtées à des êtres de papier.

Qu'est-ce qu'imaginer veut dire pour les « bichons », quelle est la part de la fantaisie dans leurs œuvres, comment les Goncourt, ces bavards, ces indiscrets, réservent-ils à leurs lecteurs des blancs, des zones d'indétermination ? On les sent hésiter, lorsqu'on parcourt leurs œuvres romanesques, entre la saturation des listes descriptives et la volonté de créer de l'indistinct, du flou, des mondes flottants, de jouer sur les limites du représentable comme le montrent aussi bien Pierre-Jean Dufief que Vérene Partensky. Au désir de circonscrire, de cadrer, on peut opposer le goût du vaporeux, d'un flou presque verlainien, d'un culte des nuages. Pierre-Jean Dufief signale cet intérêt pour l'entre-deux, pour les états de conscience dans lesquels le monde semble se diluer, se vaporiser, comme si le réel était un apparaître précaire, une représentation toute prête à vaciller dans le néant d'où elle semble émerger. Vérene Partensky rappelle que les deux frères, sensibles à la matérialité de la peinture, décèlent cependant, chez Watteau ou chez Fragonard, une poésie de l'immatériel, une capacité à suggérer l'intangible,

une esthétique de la grâce dont ils n'oublient pas pour autant qu'elle requiert des moyens proprement picturaux pour s'énoncer. Enfin, et c'est par là qu'il faut en terminer, Henri Mitterand ne manque pas de signaler dans l'article qu'il consacre aux silences des Goncourt, à leurs aphorismes, à leurs portraits rosses et caricaturaux, leur capacité remarquable à restituer de manière polyphonique, dans leur *Journal*, les dîners de chez Magny, le grain de la voix des convives ; il montre, dans un même élan, que ces écrivains irritants sont de remarquables stylistes. C'est en cela qu'ils nous touchent encore. Ils parviennent à croquer toute une humanité qu'ils font revivre pour nous, ils laissent apercevoir dans la restitution sensible de leurs contemporains, dans la subjectivité charnelle qu'ils prêtent à leur personnage, le travail négatif de la mort. L'œuvre des deux frères vit ainsi de tensions permanentes entre le babil et le silence, entre un phénoménisme et un essentialisme social parfois imbécile, entre le papotage indiscret et un lyrisme en prose qui transcende les procédés de l'écriture artiste, la préciosité décorative d'un style. Ce lyrisme en prose, il convient toujours de l'écouter.

Jean-Louis CABANÈS